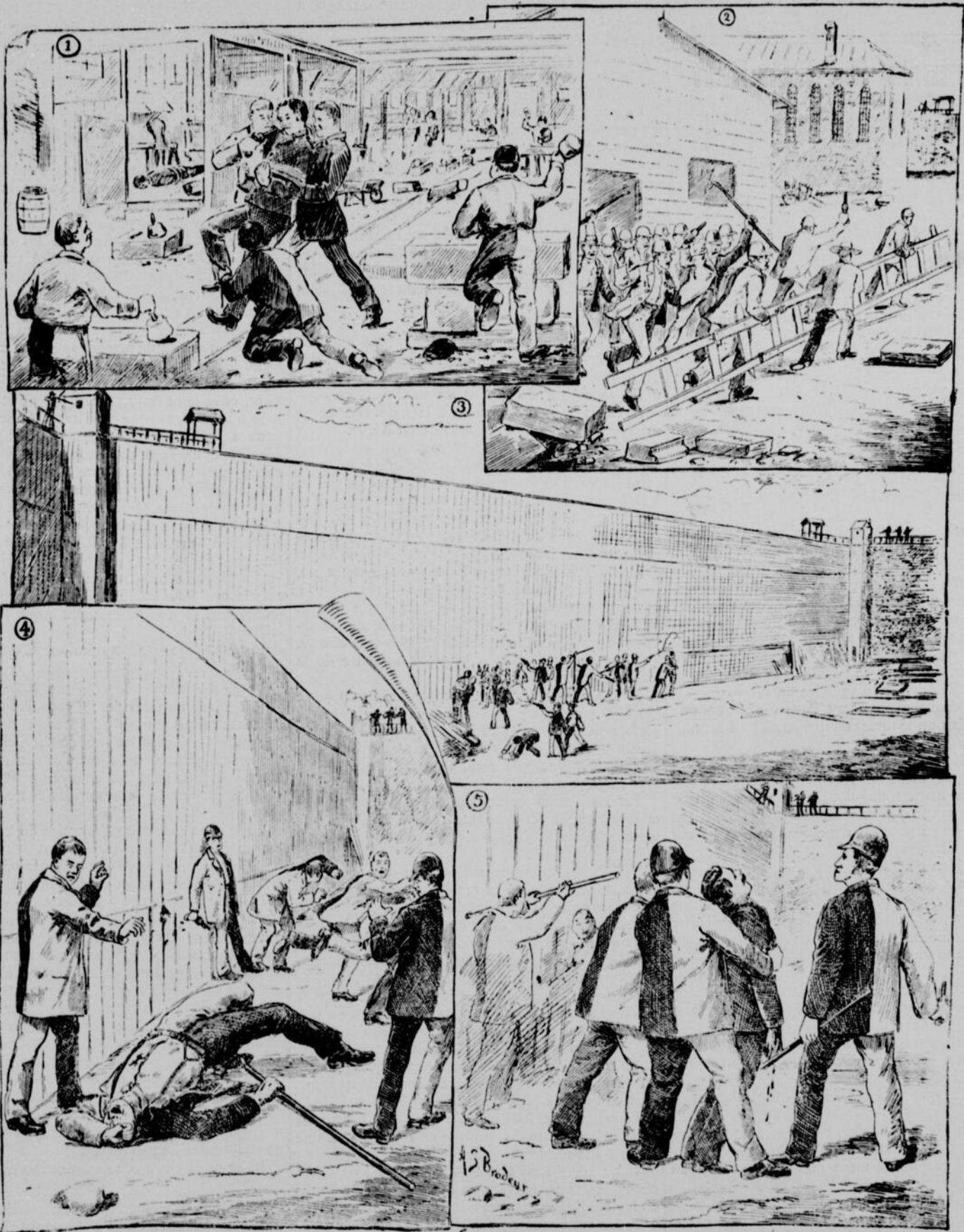


LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 102 — Samedi, 8 mai 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LA RÉVOLTE DES FORÇATS A SAINT-VINCENT DE PAUL.—1. LES GARDIENS GARROTÉS.—2. LES FORÇATS DANS LA COUR.—3. ATTAQUE DE LA CLÔTURE EN PLANCHES.—4. MORT DE CORRIVEAU.—5. LE PRÉFET BLESSÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 mai 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les mœurs du tigre.—Nos illustrations : La révolte du pénitencier ; le réveil ; la mode.—Poésie : Caprice, par Gonzalve L. Desaulniers.—Le sommeil de l'enfant.—Récréations de la famille.—Rébus—Feuilleton : Les deux Sœurs (suite).

GRAVURES.—Saint-Vincent de Paul : Révolte des forçats au pénitencier de Saint-Vincent de Paul.—Le réveil.—Les mœurs du tigre.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Je n'ai jamais compris pourquoi on nous fait commencer l'année le premier janvier.

Pourquoi janvier ? pourquoi changer le chiffre de l'an en plein hiver, alors que tout sommeille, quand la nature s'immobilise, se recoquille sur elle-même, au moment où presque tout ce qui vit ou végète a disparu ?

On croirait que l'on a voulu profiter de l'absence des oiseaux, des abeilles et des fleurs pour arracher le vieux calendrier et en prendre un nouveau.

Nous opérons en semblant nous cacher, comme un voleur fait un mauvais coup, quand tout est nuit et silence.

Je sais bien que l'on a agi de la même manière pour le changement de jour changement que l'on a fixé à une heure tout-à-fait indue, au moment où un homme rangé ou une femme honnête n'ont pas l'habitude de se promener rue Sherbrooke ou sur la terrasse Champlain.

Je sais bien d'autres choses encore qui ne sont pas plus extraordinaires que la chose qui m'occupe, mais enfin, vous ne m'ôtez jamais de la tête que changer d'année le lendemain de la Saint-Sylvestre n'est pas une mauvaise coutume, qui n'a pour excuse que sa vieillesse.

*** Commencer l'année en même temps que les violettes parfumées sortent toutes frissonnantes de leur tige, aux premiers baisers du soleil, quand les hirondelles suspendent leurs nids aux frises de nos maisons, sitôt que nos rivières se sont débarrassées de leur couche glacée, que la charrue trace ses sillons et que les bois reverdissent, à la bonne heure !

C'est du nouveau, le décor change, tout se métamorphose, c'est le vrai moment de crier comme tout ce qui respire, se meut ou chante : Vive l'an neuf !

Aussi, est-ce avec le plus vif plaisir que je salue la troisième année du MONDE ILLUSTRÉ, qui a compris qu'il était de son devoir de venir au monde en temps convenable, en bonne saison et de continuer à vivre ainsi.

Je ne voudrais pas faire l'éloge du journal, — cela ne serait pas très modeste de ma part, — au

contraire, je demande pour lui toute l'indulgence dont votre bon cœur peut disposer. On excuse toujours les enfants, et celui-ci est si jeune encore, que vous ne pouvez trop lui reprocher ses imperfections.

Il fera mieux cette année.

*** Quand nous sommes sur le point de voir pour la première fois une chose dont nous avons entendu parler longtemps auparavant, nous nous demandons si l'objet va vraiment répondre à l'idée que nous nous en sommes faite et l'impression que nous ressentons, en étant en sa présence, ne s'efface jamais.

Rappelez-vous le premier train de chemin de fer que vous avez vu, ou bien la première machine à vapeur, la mer, une montagne, n'importe quoi, un appareil télégraphique, une baleine, un roi, ce que vous voudrez enfin.

Moi, la première fois que j'ai vu un bateau à vapeur, j'ai été littéralement annihilé.

La coque, les mâts, les cordages, les gros tuyaux, les petites chaloupes, les pavillons, la boussole, les matelots, le cuisinier, les hamacs, les canons, les vergues, le pont, la passerelle, le gouvernail, l'ancre énorme, les cabines minuscules, les bastingages, la fumée, la vapeur, l'hélice, etc, tout me semblait fantastique.

Mais le capitaine, le chef de tous ces marins et de cette maison flottante, le capitaine avec ses galons d'or et son sifflet d'argent, le capitaine maître après Dieu sur son bord, comme me disaient les livres !...

Le capt... oh ! le capitaine !

Pour moi, le capitaine était aussi grand que tout ce qu'on pouvait rêver d'immense. Plus grand que ça, même.

Le jour où j'ai donc vu un navire et son capitaine m'est toujours présent à la mémoire, et je me rappelle de tout comme si c'était d'hier.

*** Chose étrange, il me semble que je retrouve cette impression chaque année chez les autres, ou à peu près, car je la lis, tous les printemps, sur la physiognomie de la plupart des personnes qui font les quais, c'est-à-dire, qui vont voir le port et restent là, immobiles, bouche béante, absorbées en regardant le premier vapeur qui nous arrive de là-bas, des bords du canal Saint-Georges.

Les voyez-vous ? Il y en a comme cela tout le long du fleuve et du golfe, depuis la Pointe-au-Père jusqu'à Montréal, et même plus loin encore.

Tous regardent passer le premier navire de la saison et tous sont ébahis !

Je fais, sans nul doute, comme eux, mais je ne me vois pas et me figure que ce sont les autres seulement qui ont cet air là.

Eh bien, le premier bateau est arrivé dans le port de Montréal vendredi, à quatre heures de l'après-midi. C'est le *Dominion*.

La navigation commençait presque au même moment où LE MONDE ILLUSTRÉ mettait son nouvel habillement de l'année.

*** Nous donnons aujourd'hui plusieurs gravures se rapportant à la révolte des forçats du pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Je ne croyais pas avoir encore à vous parler de cette affaire, mais un nouvel événement vient de se produire dans des circonstances tellement extraordinaires, qu'il est bon d'en dire un mot.

Un forçat, Viau, le chef des révoltés, vient de s'évader au nez et à la barbe des gardes, en perçant trois murs, dont un de trois pieds d'épaisseur et deux autres presque aussi solides.

Le travail qu'il a fallu exécuter en quelques minutes, une heure à peine, aurait demandé trois fois plus de temps à plusieurs ouvriers habiles.

Et cependant, tout cela s'est fait sans bruit, sans éveiller l'attention de qui que ce soit, comme une chose toute naturelle.

Je ne sais s'il est arrêté au moment où vous lirez ces lignes, mais je vous assure que jamais je n'ai eu les oreilles autant cassées pendant deux jours, que par cette question que tout le monde s'adressait à chaque instant : "Où est Viau ? Avez-vous vu Viau ?"

Cela m'a rappelé le fameux : "As-tu vu Lambert ?" qui a couru le monde il y a quelque vingt ans.

*** Ce n'est pas là seulement ce qu'on se disait ; il y a bien des choses qu'on se murmurait dans l'oreille, tout bas, bien bas.

On disait, je puis bien le dire tout haut, puisque tout le monde le pense, on disait et on dit encore que de graves fautes de discipline se commettent chaque jour au pénitencier et qu'il est nécessaire de donner un bon coup de balai.

Tout cela est très bien et peut être très vrai, mais un coup de balai ne se donne pas aussi facilement que cela, en certaines circonstances.

On dit en effet que là, comme partout, la politique se mêle trop de ce qui ne la regarde pas.

Que les politiciens s'en mêlent ou non, ce qu'il y a de certain, c'est que cela va bien mal.

*** Je vous avais parlé dans une de mes dernières causeries d'une fête littéraire que devait nous donner madame Henry Gréville, sous forme de conférences.

Elle a eu lieu ; mais, hélas ! je crains bien que cet écrivain, à l'esprit et au cœur si français, n'emporte de nous une opinion peu favorable.

Je ne sais vraiment quelle explication donner à l'accueil si froid, presque répulsif, qui lui a été fait. Est-ce profonde indifférence pour la littérature française, est-ce dédain de l'art de bien dire, manque de goût, faux raisonnement ? Je ne puis le dire, mais j'ai constaté que les deux conférences qu'elle a données ont attiré très peu d'auditeurs.

En revanche, ceux-ci étaient du meilleur monde et n'ont point regretté d'être allés entendre une des plus charmantes causeuses qui existent à une époque où si peu de personnes savent causer, c'est-à-dire parler de sujets très sérieux, avec grâce, avec esprit, sans chercher les effets, naturellement, poliment, et se faire écouter sans fatigue et sans ennui.

Je n'ignore pas que ses livres ne sont pas toujours à l'abri des reproches, et les idées qu'elle développe ne sont pas en tout d'accord avec les miennes, mais je vous avoue que je n'ai pas encore trouvé un seul auteur dont je puisse dire : Cet homme pense exactement comme moi.

C'est ainsi que dans une parenthèse—très courte à la vérité—madame Gréville a critiqué le choix du site de l'église du Vœu National, érigée sur les buttes Montmartre, sous prétexte qu'il eût mieux valu laisser cette colline telle qu'elle était, lieu de promenade et de délassément pour la classe ouvrière.

Je ne partage pas son opinion. C'est une affaire de goût.

*** Madame Gréville, je vous l'ai dit, est une causeuse dans toute l'acceptation du mot ; une causeuse bien plus qu'une conférencière, car ce dernier mot nous met en l'esprit l'idée d'une femme froide, guindée, ennuyeuse et à l'air très ennuyé, parlant de choses arides et très peu récréatives.

Telle n'est pas cette Française de beaucoup de tact et d'esprit qui, assise devant vous, cause de mille choses avec verve et avec entrain, tout comme elle le ferait dans un salon de bonne compagnie.

Quelques personnes—peu lettrées—se figuraient que madame Gréville était presque une cabotine ou une artiste du genre léger, comme Aimée ou Judic (notez que ces personnes manquent rarement une représentation d'opérette où la morale est peu ou point respectée du tout), et on dit qu'elles se sont fait un scrupule d'aller l'entendre, à moins que ce ne fut par faux amour-propre et qu'elles n'eussent la conscience de leur infériorité absolue.

Un de mes amis me disait même que si elle n'avait pas eu de succès, c'était sa faute à elle, et que pour être écoutée chez nous il faut, tout au moins, amener avec soi une troupe de nègres ou de chanteuses de gaudrioles.

Je ne crois pas à cette explication méchante.

*** Je voudrais pouvoir vous répéter les deux causeries qu'elle a faites à Montréal, mais on en ferait deux livres et cela prendrait beaucoup de place dans le MONDE ILLUSTRÉ.

La vie en Russie, le sujet de sa première soirée, est une étude juste et bien observée de la vie du paysan du grand empire moscovite.

Ayant vécu quatorze ans en Russie, madame Gréville, connaît à fond les mœurs et les coutumes de ces pauvres gens, serfs affranchis d'hier, qui vivent d'une manière si étrange et à demie civilisée.

La femme, occupe peu de place dans la vie du Russe. Le mari dort sur son banc, fume sa pipe ou regarde les nuages courir au firmament.

La femme travaille durement, peine tout le jour, élève ses enfants et couche à terre.

Le paysan russe est ignorant, un peu voleur, superstitieux, bon cependant et prêt à tout pour celui qui lui a rendu service, il aime ses prêtres, craint la police, respecte son souverain, vit très frugalement, fait maigre deux jours sur trois, mais ne boude pas devant un et même plusieurs verres d'alcool, ne croit pas aux médecins, quoiqu'il soit souvent malade, à cause du climat, et meurt avec le plus grand stoïcisme, après avoir béni ses enfants et en disant comme le fataliste musulman "C'est l'heure, c'était écrit!"

La paysanne travaille beaucoup, c'est entendu, elle sert son mari à table et mange après lui, elle nettoie, lave et soigne ses enfants, comme toutes les mamans du monde, elle dit du mal de ses voisins et fait des cançons comme toutes les femmes. —pardon, ceci ne serait pas poli,—elle s'acquitte, pieusement de tous ses devoirs religieux, elle fait encore plus maigre que son mari et boit beaucoup de thé.

Le prêtre russe, le pope, est un type tout particulier, il n'est, pour ainsi dire, pope que durant la vie de sa femme. Un prêtre russe, — vous savez que ces schismatiques se marient,—ne peut dire la messe qu'en autant qu'il est marié. Si sa moitié meurt, il doit quitter sa cure et s'en aller finir ses jours dans un monastère. Plus de femme, plus de paroisse. Cette coutume nous paraît très drôle, mais elle existe dans tout l'Empire. Aussi, comme le disait si finement madame Gréville, la femme du pape est-elle entourée de tous les petits soins imaginables, son mari ne la caressait jamais, passe par toutes ses fantaisies et ne sait pas lui dire non. Un proverbe russe dit : "Heureuse et grasse comme la femme d'un pope."

Les monastères sont très nombreux en Russie, où le fond dominant du caractère du marchand et du paysan, est un mysticisme indéfinissable et profond, qui produit les effets les plus incompréhensibles.

Un trait qui m'a beaucoup frappé dans cet aperçu de la vie russe, c'est que le nihilisme dont tous les pays s'occupent tant, et qui fait trembler les Czars, n'est pas aussi répandu qu'on le croit généralement. D'après madame Gréville, il n'existerait pas plus de deux mille nihilistes.

Deux mille ! c'est peu pour tant de dynamite, de coups de poignards et de déraillements de trains.

La Russie, comme tous les autres pays, danse sur un volcan (vieux style). Le grand danger, ce n'est pas le nihilisme, c'est la "Jacquerie," c'est le soulèvement futur et certain, bien que l'époque n'en soit pas connue, quoique prochaine, des paysans contre la noblesse. La mine est prête, la mèche est allumée, gare à l'explosion !

La noblesse russe est, paraît-il, très corrompue, autant que celle d'Angleterre ; le gouvernement est pauvre, et le jour où les impôts auront été augmentés jusqu'à une certaine limite, le paysan prendra sa faux et coupera les têtes.

Comme les Russes ne m'ont jamais rien fait, je souhaite que ces prévisions ne se réalisent pas.

Et puis, si j'aime assez la guerre, je déteste beaucoup les révolutions.

. La vie à Paris, c'est tout autre chose—ne vous voilez pas la face, c'est très convenable, infiniment mieux que dans n'importe quelle autre ville du monde—c'est la vie de travail, d'ordre, d'économie, d'étude et de famille.

Je sais bien, a dit à ce propos madame Gréville, qu'il existe à Paris des gens dont la vie ne ressemble pas à celle-là, mais c'est la très infime minorité, et d'ailleurs, il y a tant d'étrangers qu'on ne peut pas dire que cette existence licencieuse à laquelle je fais allusion est celle des Parisiens. Ce serait un gros mensonge.

On entend tous les jours répéter sur tous les tons que Paris est la ville du vice (après Londres, New-York, Berlin, Vienne, Saint-Petersbourg, etc.)

Ceux qui croient à une telle corruption doivent être eux-mêmes bien corrompus.

Cette réflexion m'a plu, je la crois juste, et elle me remet en mémoire un mot d'un prélat américain, Mgr Purcell.

Cet excellent évêque visitait un jour une église de Rome, en compagnie de plusieurs dames de Cincinnati. En passant devant un tableau, dont les personnages, il faut bien le dire, n'étaient pas habillés jusqu'au menton, une des étrangères fit un geste de biche effarouchée et dit : *Aoh ! shocking !*

L'archevêque se retourna vers elle et dit simplement de sa voix grave : "Pour les cœurs purs, tout est pur !"

La vieille toquée ne répliqua pas.

. Paris n'est donc pas plus mauvais qu'une autre ville, et du reste, ce n'est pas du Paris vicieux qu'il a été question, pas plus que si vous faisiez une description de Montréal ou de Québec, vous ne parleriez de certaines personnes ou de certaines maisons, lesquelles ne représentent nullement ni ces villes ni leur population.

Il a été question du Paris ouvrier, Paris travailleurs, Paris famille.

Le tableau en est saisissant et admirable, au point de vue essentiellement moral ; rien du Paris de Zola, qui n'est que la boue de Paris.

Mais ce qui est surtout prodigieux, c'est Paris savant.

Avec quel enthousiasme et quel patriotisme madame Gréville nous a décrit les hommes qui font l'étonnement de tous ceux qui aiment la science.

"L'après-midi (je ne cite que le sens), vers quatre heures, généralement le mardi et le vendredi, on voit passer sur les quais des hommes aux cheveux blancs, graves, pensifs, à la mise un peu démodée, chapeau trop bas de forme, redingote légèrement râpée, des lunettes, l'œil très vif, l'air austère, la démarche un peu lente, des papiers à la main ou sous le bras, la boutonnière ornée d'un ruban rouge..."

"Ces hommes, c'est la gloire de France, ce sont les membres de l'Institut, et, quand vous les rencontrerez, tirez votre chapeau, c'est la Science qui passe !"

Celui-ci, c'est Chevreuil, le centenaire, l'autre c'est de Lesseps, voici Quatrefages, Marcel Després, Faye, de Launay, Flammarion, et tant d'autres ! Voilà Pasteur, dont les découvertes ont rapporté des milliards et qui n'a jamais pensé à prendre seulement un brevet d'invention.

Car presque tous ces hommes qui devraient être riches à millions ont souvent à peine de quoi vivre. Le savant français est généralement pauvre ; il enrichit le monde et se fait un nom, cela lui suffit. C'est un type unique.

Je ne puis analyser cette conférence, les horizons sont trop larges et l'espace réservé à ma causerie, (j'éprouve maintenant une certaine gêne à employer ce mot depuis que j'ai entendu causer madame Gréville), et, dis-je, l'espace me manque.

Elle ne nous a pas parlé de Paris religieux, c'est cependant un bien grand et bien noble Paris que celui-là, mais je suppose que... comment dirai-je... je veux croire qu'elle a trouvé ce Paris-là trop lourd pour ses épaules et qu'elle n'était pas de force à le supporter.

Elle nous a montré l'exemple de la charité, elle a toujours été bonne et indulgente, dans ses deux conférences, pourquoi ne ferai-je pas comme elle ?

. Mais, voyez comme tout s'enchaîne, dimanche dernier, à Notre-Dame, voici justement qu'un prêtre est venu nous entretenir d'un petit coin de ce Paris religieux, que madame Gréville a... oublié.

Il parlait du cimetière, et il a rappelé le respect que l'on doit aux morts et à tout ce que l'on dépose sur leur tombe.

Il nous a cité comme exemple Paris, qui possède ce sentiment à la perfection.

Dans les cimetières de Paris, les tombes sont couvertes de fleurs et même d'objets ayant une valeur très sérieuse, tels que couronnes en perles, bouquets d'immortelles, médaillons, etc.

"—Mais, dit un jour, ce prêtre à un gardien de la cité des morts, on ne craint donc pas que ces objets ne soient volés ?"

—Volés ! répondit l'employé, mais, monsieur l'abbé, jamais on ne penserait à Paris, à voler les morts !

Les choses ne se passent pas tout-à-fait ainsi chez nous, mais chut ! ne faisons pas comme les Français, ne disons pas de mal de nous, les autres en pensent toujours trop.

. Maintenant que l'inondation est terminée, que l'eau a fait ses ravages tout à son aise, que les pauvres inondés ont réussi tant bien que mal à ne pas mourir de faim, personne ne s'occupe des moyens à prendre pour échapper à ce fléau.

Quand je dis personne, je veux faire remarquer que la très grande majorité ne veut même plus en entendre parler.

C'était cependant très amusant de lire tous les projets et les explications des braves gens qui prétendent avoir trouvé la solution du problème.

J'ai eu affaire un jour à un excellent homme, le cinquantième au moins qui venait me confier ses réflexions.

Ce fut très long, mais enfin comme je voulais savoir la fin, j'écoutai avec une patience de bénédictin. Cela me sera compté plus tard, je l'espère bien.

Mon citoyen remonta presque au déluge, me fit toute une théorie, aussi nouvelle que contraire aux lois de la physique, sur la formation de la glace, puis me raconta une foule de choses sur le fleuve, les courants, l'accumulation des glaçons, le blocus du chenal, me parla des îles, des lacs, que sais-je ?

—Oui, je comprends, lui dis-je enfin, la débâcle arrive, les glaçons se massent, l'eau monte, nous voilà inondés. Mais le moyen d'empêcher cela, le connaissez-vous ?

—Le moyen, oh ! c'est bien simple ; il n'y en a pas, c'est le bon Dieu qui le veut. Rien à faire !

Il existe de singuliers types.

. On m'annonce une agréable nouvelle : Les billets du concert qui doit être donné prochainement au bénéfice de M. F. Lefebvre s'enlèvent avec beaucoup d'entrain, et presque toute la salle est déjà louée.

Tant mieux, ce n'est que juste.

Songez donc que ce brave Frédéric a chanté dix fois par an pendant vingt-cinq ans pour rien. N'est-ce pas son tour maintenant de passer à la caisse ?

Du courage et qu'on prenne vite les derniers billets.

. Vous parler des réclames, des annonces, si vous préférez ce terme, n'est pas entamer un sujet bien neuf, et cependant je tiens à vous en dire un mot, pour protester sur la manière dont certains commerçants font les leurs.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais rien ne m'agace comme d'être trompé par le titre d'un entrefilet et de lire les premières lignes avec beaucoup d'intérêt, pour en arriver à savoir à la fin qu'il s'agit des chapeaux, des bottes, des pipes ou du sucre d'orge de tel ou tel marchand.

Tout sert à ces annonceurs enragés ; ils prennent pour annonce tout ce qui leur tombe sous la main : la question Irlandaise, les grèves, la politique, la religion, voire même les crimes, les vols, etc., tout leur est bon.

Vous voyez le titre, la question vous intéresse, vous lisez en honnête homme le commencement et crac ! tout s'envole et vous voilà rendu à cent lieues du sujet pour tomber sur le nom d'un industriel qui vous rappelle qu'il vend ses produits à tel numéro de telle rue.

J'appelle cela commettre un délit qui n'est pas encore dans le code, mais qui devrait y entrer et être puni sévèrement.

On pourrait appeler cela : obtenir de l'attention sous de faux prétextes.

LÉON LEDIEU.

A la législature du Connecticut, la Chambre a adopté un bill défendant d'employer les enfants audessous de treize ans dans les manufactures.

A peu près 340,000 acres de terre ont été concédés dans le Nord-Ouest du Canada, aux volontaires qui se sont rendus dans les mêmes régions lors de la récolte des Métis.



LE RÉVEIL

LES MŒURS DU TIGRE

RÉCIT DE CHASSE

Je n'offre ici que les notes et les remarques d'un chasseur. J'ai beaucoup étudié le tigre, et j'en puis parler consciencieusement et véridiquement.

D'abord, je dois m'élever contre un préjugé très accrédité parmi les Européens, notamment en France, pays où l'on croit beaucoup sur paroles les récits fantaisistes de quiconque vient de loin. On y affectionne les comparaisons entre les animaux fé-

roces. On donne généralement au lion la priorité en force et en courage. L'élégant romancier Méry, qui a raconté une Inde de sa création, a narré quelque part un combat entre un lion et un couple de tigres. A son dire, les trois animaux moururent, — ce qui est vraisemblable ; mais le lion, sans doute pour sauvegarder sa dignité, mourut le dernier.

Sincèrement, de tels parallèles sont puérils et dénués de fondements. On aime encore à établir un rapport entre l'éléphant et le tigre, ennemis jurés, qui, toujours selon les conteurs fort à l'aise, se livrent, à l'état sauvage, d'épiques combats. —

Autre invention. Je dirai plus loin ce que j'ai vu moi-même et ce que je tiens des chasseurs anglais et indiens les plus dignes de confiance.

Enfin, l'immense majorité des lecteurs prend indistinctement pour "tigres" tous les félins à pelage tacheté. Ceci est encore une erreur. Le tigre est essentiellement rayé de bandes. Il ne se rencontre qu'en Asie. Le jaguar d'Amérique, l'once d'Afrique appartiennent à la famille des panthères et des léopards, et chacune de ces races a son signalement à part. Le tigre, par sa taille, sa force et son courage surpasse de beaucoup ces subalternes de l'espèce féline. Il est au lion d'Afrique ce que le



Le tigre venait de tomber sur la croupe de Goldress. — (Voir page 6, col. 3).

Grand-Mogol était au calife de Bagdad ou à l'empereur du Maroc. Tous trois appartenaient à la religion de Mahomet. De même le tigre et le lion appartiennent à la famille des chats.

Ces préliminaires établis, j'entre dans mon sujet.

I

LA CHASSE DU TIGRE

Voici les faits de chasse principaux que j'ai retenus, soit de mes expériences personnelles, soit des récits que m'en ont faits les acteurs.

A tout seigneur tout honneur. Je commence donc par moi-même.

En 1834, je tuai mon premier tigre. Voici dans quelles circonstances :

Je m'étais établi, propriétaire et indigotier, dans la région des affluents du Gange qui avoisine l'Oude. Deux de mes plantations étaient situées sur les bords de la Goumti, rivière très poissonneuse, mais, en même temps, très hantée par les caïmans. Depuis, ces dangereux voisins sont remontés beaucoup plus au nord, vers les sources mêmes du Gange, et quand, aujourd'hui, nous en tuons quel-

ques-uns, nous reconnaissons aisément leur origine lointaine à ce signe précis qu'ils ont, dans l'estomac, de ces larges pierres, rondes, plates et rouges, qu'on ne rencontre que dans le voisinage de l'Himalaya. Je n'avais donc guère tué que des crocodiles, car je ne compte pas les babiroussas, les daims, les axis et quelques léopards immolés par surprise.

Avant les troubles de 1857, l'Oude, très boisé, était extrêmement giboyeux ; mais ce magnifique territoire était parsemé de jungles profondes et étendues. On y disait les tigres fort nombreux, et

les rajahs invitaient fréquemment les officiers anglais des garnisons de Cawnpore et de Futteeghur à des chasses à dos d'éléphant.

Un matin, comme j'achevais de me raser, mon *tchaprassi* (majordome ou chasseur) vint m'avertir qu'une sorte de fakir demandait à me parler. Croyant qu'il ne s'agissait que d'un mendiant vulgaire, je tirai de ma poche une poignée de *païssas* et les remis à mon domestique. Celui-ci revint au bout d'une seconde, et me dit que l'Hindou avait refusé l'aumône et qu'il voulait seulement me parler.

Surpris, j'achevai ma toilette et donnai l'ordre d'introduire le singulier visiteur.

L'homme entra. Il appartenait à la dernière catégorie des *veïssias* (marchands), nu de la plante des pieds au sommet de la tête, à l'exception du langouti qui lui tenait lieu de caleçon.

Il salua de la main, avec la simple formule " *Salam* " et, se redressant fièrement, me dit :

— Sahib, bien que je ne sois qu'un *garib-admi* (pauvre homme), ce n'est pas pour quelque *païssas* que je suis venu vous trouver.

— Ah ! — lui répondis-je, voyant sur son corps les cicatrices des terribles fêtes, — tu es un de ces pauvres du *Mahaloya* et du *Churruck Poojah*, qui font la pénitence des riches.

Cela lui fit plaisir, et il se dérida. Il me fit connaître alors le but de sa visite. Les rabatteurs du colonel-Steadman, un de mes amis, grand chasseur de tigres, avaient, la veille, perdu de vue un *kala-bâgh* (tigre noir) à la lisière de mes factoreries, et le brave officier, correct en toutes choses, m'envoyait demander la permission de relancer l'animal sur mes terres.

Les Hindous appellent quelquefois " tigres noirs " les solitaires dont j'ai parlé plus haut, non à cause de leur couleur, mais parce qu'ils supposent que ces monstres, pris de délire sacré du meurtre, incarnent l'une des sept âmes de la déesse *Kâli* (la Noire), à laquelle ils sont, d'ailleurs, voués.

Je poussai un cri de joie et remerciai le messager, auquel je fis donner un agneau et une mesure de riz, lui recommandant de manger en mon honneur un *kidgerri* complet. Je le chargeai, en même temps, de prévenir Steadman que je le rejoindrais moi-même sous une heure. — L'Indien se confondit en actions de grâces, but un verre de whiskey fortement étendu d'eau et partit allègrement.

Je fis mes préparatifs à la hâte, et me munis d'une *canardière* à deux coups, dont je chargeai l'un des canons de quatre chevrotines, et l'autre d'une balle. Nous nommions — fort improprement d'ailleurs — canardières ces excellents fusils français dont la maison Munié avait, pour ainsi dire, le monopole, et que les Anglais eux-mêmes proclamaient les meilleures armes du monde. Depuis lors, les carabines Devismes, Enfield et Armstrong ont avantageusement remplacé nos premiers fusils de chasse.

On ne parlait encore ni du fameux Gérard, le tueur de lions, ni de Baldwin, ni de Bombonnel. Mais les Anglais comptaient déjà quelques chasseurs célèbres ; Steadman était du nombre.

Sûr de mes armes, je montai à cheval, n'ayant pas le temps de faire équiper mon éléphant *Kandara*, et partis, escorté de dix coolies et de mon brave *tchaprassi* Dandari.

Mon cheval était une bête rare, pur turcmène persan, que j'avais payé mille *roupies* (2,500 fr.), et dont la robe alezan doré m'avait fait bien des jaloux.

Il y avait de mon *bungalow* à la Goumti près de quatre milles (6 kilomètres) ; mais le chemin était facile sur une route superbe que j'avais fait tracer à mes frais. — Les indigoteries confinaient d'un côté à la rivière où j'avais installé un service de bateaux, de l'autre à la jungle. C'était dans la jungle que le tigre s'était réfugié. Il devait venir de fort loin, car, de mémoire d'homme, cette jungle n'en avait révélé aucun, n'étant pas assez vaste pour permettre à un aussi gros mangeur d'y vivre confortablement.

Je ne tardai pas à être renseigné.

Averti par le messager, Steadman était venu m'attendre sous la verandah de mon principal comptoir. En arrivant, j'aperçus à l'entour de mes *godous* (magasins) six éléphants et une meute de soixante chiens parias, ces derniers retenus par le

simple geste des *behras* et des *sais* (valets et palefreniers). Steadman était accompagné de cinq officiers de Cawnpore, nos amis communs. Nous nous serrâmes les mains.

— So, Will, — me dit le colonel en riant, — est-ce que vous comptez aborder le *man's eater* à cheval ?

— Ne vous en déplaît, — répondis-je.

Il fit un haut-le-corps.

— Mais vous m'avez dit vous-même que vous ne l'aviez jamais chassé ?

— Oui, répliquai-je. — Mais il me plaît de l'aborder ainsi.

Alors Steadman se tourna vers ses compagnons.

— Hallow ! messieurs, un hurrah pour William V... C'est le plus brave d'entre nous.

Il était temps de nous mettre en chasse. Mais comme nous étions presque à jeun, je fis préparer à la hâte par le *babourchi* (cuisinier) de la factorerie un *curree-bât*, agrémentée de *bartha*, auquel nous fîmes tous honneur.

A midi, nous entrions dans la jungle.

Tout le personnel des deux plantations et des villages qui les entouraient était sorti pour voir défiler les chasseurs. Ce fut à qui nous adresserait les meilleurs souhaits, mêlés aux plus farouches imprécations contre le *jungaul barsathi* (roi de la jungle), dont la présence terrifiait les pauvres Hindous.

La jungle n'était pas considérable, — ai-je dit. On la traversait à pied, dans tous les sens, en trois quarts d'heure, — pas même la superficie de Paris.

— En revanche, elle était d'une difficulté énorme de pénétration. Au centre, en effet, se trouvait une pagode en ruine consacrée à Dourgâ, l'une des sept âmes de Kâli. Aussi n'eût-on jamais pu déterminer un Hindou de basse caste à en franchir seul la lisière. Maintenant que le *kala-bâgh* y avait pénétré, tous mes gens étaient d'accord pour assurer que ce tigre était venu là pour déposer sa forme dans le temple, et qu'au lieu du monstre nous allions rencontrer la déesse elle-même, prête à nous dévorer. — Seul, Dandari, sans être un esprit fort, se rassurait en disant que nous allions combattre l'animal, et non la divinité.

A une heure, nous n'avions rien découvert. Les herbes étaient si hautes que les éléphants y disparaissaient, et que les têtes des bambous et des cannes venaient fouetter les caisses des *howdahs*.

Je dirai par la suite ce qu'il faut penser des récits de chasseurs pour rire qui racontent d'épiques combats entre les tigres et les éléphants. En la circonstance, ceux que montaient mes compagnons étaient des bêtes de choix, hautes de douze pieds, vieilles par l'expérience et tout à fait au courant des procédés de la chasse. C'étaient tous des mâles, absolument accoutumés à la voix de leurs *mahouts* (cornacs) et incapables de broncher en cas de surprise. Steadman m'avait recommandé de placer mon cheval entre deux d'entre eux, afin d'être à l'abri d'une attaque inopinée.

Les rabatteurs s'avançaient sur deux rangs en formant le cercle et lâchant les chiens parias en toute liberté. Ces animaux, fort laids de race, sont d'une bravoure admirable, et, comme on ne craint pas de les sacrifier, vu leur nombre, on les pousse vivement sur les grands fauves. Il va sans dire que ceux-ci en font un effroyable carnage. A ces parias, l'un de nos compagnons, un lieutenant de cipayes, avait adjoint deux magnifiques bouledogues de pure race galloise, et Steadman en avait un grand crève-cœur, n'ayant cessé de prévenir son ami du sort réservé aux pauvres chiens. Mais le lieutenant Blake était persuadé que ses chiens coifferaient le tigre comme un vulgaire sanglier.

Il n'était pas loin d'une heure et demie, quand un cri poussé par l'un des coolies parvint jusqu'à nous. Nous distinguâmes le mot *aoua*, qui signifie vent, d'où nous conclûmes que l'animal, averti par les émanations, nous fuyait à belle distance.

Il ne pouvait aller bien loin. Nous atteignions, en effet, l'extrémité opposée de la jungle, et les champs cultivés reprenaient au-delà. Il était certain que le *bâgh* allait se montrer.

Il se montra, en effet. Je n'oublierai jamais ce spectacle. J'avais trente-trois ans et n'avais point rencontré de tigres en liberté. Celui-ci était splendide, de la plus grande taille, plein de courage et de férocité. Il était déjà vieux. Quand il nous apparut, nous l'enfermions entre la jungle et la plaine cultivée, dans une sorte de clairière d'où la

vue embrassait les champs et les villages environnants. Il eût pu fuir et nous dépister, d'autant plus aisément que nous ne pouvions, sous peine de grands dommages pour les habitants de ces plaines fertiles, engager les éléphants dans les plantations de jute et d'indigo. Il préféra nous faire tête.

Alors, ce fut un superbe et poignant tableau. Pendant un temps inappréciable, le félin, debout, battant ses flancs de sa queue, jetant sa voix rauque par éclats, nous regarda venir sur lui. Puis, au moment où les éléphants se rangèrent en cercle, présentant leurs défenses menaçantes, au-dessous de leurs trompes redressées comme des mâts, le monstre jeta quelques cris aigus et perçants. Il s'enleva d'un bond prodigieux et vint tomber à trente pas de notre ligne, faisant reculer à sa vue la meute des chiens parias et les rabatteurs eux-mêmes. Pris d'une indicible épouvante, mon pauvre Gold-dress se mit à souffler avec force, tout trempé d'une sueur froide et tremblant de tout son corps entre mes genoux. J'avais fait appel à tout mon sang-froid ; mais je ne cacherais pas que j'étais prodigieusement ému. J'avais rapidement armé ma carabine ; mais je dus m'avouer bientôt qu'il me serait impossible d'en faire usage dans de semblables conditions, les mouvements désordonnés du cheval ne pouvant me laisser la sûreté de main indispensable en pareil cas.

L'impassible Steadman s'aperçut de mon embarras. Il me cria du haut de son éléphant :

— Quittez les arçons, Will, *my dear*. La vilaine bête vous regarde. Quittez, quittez vite, mon ami.

J'étais déjà à pied. Il était temps.

Prompt comme la foudre, le *bâgh* venait de prendre son élan, et, passant pardessus la bande des chiens, il avait renversé un homme sous le choc et venait de tomber sur la croupe de Gold-dress.

Le pauvre animal poussa un hennissement sauvage et fléchit sur l'arrière. Heureusement qu'il en fut quitte pour ce premier et unique assaut. Le tigre, qui cherchait l'homme apparemment, dépité de m'avoir manqué, revint en arrière d'un bond égal à celui qui l'avait porté là, et se retrouva pris dans le demi-cercle. J'en profitai pour me hisser dans le howdah de Steadman, laissant mon cheval s'enfuir à travers les champs.

Trois coups de feu éclatèrent. Aucune balle n'atteignit le félin. On entendit la voix du lieutenant Blake :

— *Get up the bull-dogs !* (Lâchez les bouledogues).

Et nous vîmes les deux vaillantes bêtes se ruer, avec un aboiement de rage, sur le fauve, qui ne prit point garde à leur attaque.

De fait, Blake eut raison, mais pas pour longtemps. L'un des chiens coiffa le tigre à l'oreille gauche avec une audace incroyable. Surpris, celui-ci décrivit une parabole effrayante et, prenant de la patte gauche de devant le corps du chien en écharpe, il le fendit littéralement, du cou jusqu'à la queue, sans le décrocher toutefois, tant est grande la force des mâchoires chez cette race exceptionnelle.

Furieux de la perte de son chien, Blake épaula et tira au jugé. Le tigre fut atteint à l'une des pattes de derrière. Un suprême effort le débarrassa du cadavre pantelant du bouledogue. Alors, il s'allongea dans les arbres, ne voulant pas révéler qu'il boitait. Le second chien, suivi de toute la bande des parias, excités par les coolies, le chargea en ce moment. Mal leur en prit. Le bouledogue fut accueilli par un coup de griffe, qui lui enleva un œil et une oreille. En même temps, quatre de ses acolytes roulèrent sanglants, blessés à mort.

Deux nouvelles balles frappèrent le monstre, abimant plus ou moins sa magnifique robe. Très affaibli, l'animal recula en grondant. Il essaya de charger les éléphants. Mais ses forces le trahirent. Il tomba sur ses genoux. Steadman cria alors :

— Prenez garde ! Il va ramper jusqu'aux hommes. Je connais ça. Je l'ai déjà vu faire par un autre.

En effet, le *bâgh* se traînait sournoisement dans les herbes, renonçant provisoirement à la lutte, mais décidé à tuer tout ce qui lui ferait obstacle. Il vint droit à l'éléphant qui nous portait. Le *mahout* s'en aperçut.

— Va, mon fils ! dit-il doucement à l'animal. Le pachyderme, plein d'intelligence, recula de

deux ou trois pas ; puis, revenant brusquement, par un mouvement qui faillit nous précipiter du howdah, il fonça, les défenses en avant, sur le tigre. Celui-ci dut regagner ses précédentes positions. Steadman, dont l'arme était déchargée, me toucha vivement.

—A vous, Will. La bête se présente bien. Tirez. Je fis feu.

Le félin était en cet instant debout, la face tournée vers nous, nous découvrant le poitrail. Ma balle lui fracassa l'épaule droite et lui troua le cœur. Il tomba sur place, mort.

Les rabatteurs écartèrent les chiens. Nous descendimes alors et pûmes constater que l'animal avait bien été tué par moi. La peau m'appartenait. Elle était, malheureusement, quelque peu endommagée. Le colonel me dit, par fiche de consolation :

—Vous auriez pu être plus maladroit. Désormais, je savais ce que c'était que de tuer un tigre. J. DU F.

(A suivre)



LA RÉVOLTE AU PÉNITENCIER

Vous avez lu les détails de ce drame terrible qui s'est terminé par la mort d'un forçat, et ce qui est plus malheureux, par des coups de feu, dont plusieurs ont atteint le préfet du pénitencier et quatre gardes.

Les titres suffisant à l'explication des différentes scènes qu'à choisies notre artiste M. Brodeur.

LE RÉVEIL

Mai a commencé sa chanson ; dans les prés, dans les bois, partout la nature s'éveille et secoue son engourdissement. Désireux de donner une forme à cette expansion de la vie qui entraîne les gens et les choses, l'artiste a eu l'idée d'en chercher la personnification dans l'image de la jeunesse gaie et heureuse, et c'est dans l'encadrement d'une fenêtre qui vient de s'ouvrir qu'il nous montre, écartant de la main la lourde draperie, l'adorable enfant en qui se résument toutes les grâces, toutes les fraîcheurs et aussi toutes les innocences de la beauté qui s'ignore.

« Printemps, jeunesse de l'année ; jeunesse, printemps de la vie, » a dit le poète ; et voyez comme l'imagination de l'artiste a su traduire en un même modèle toutes les pensées qu'évoquent les mots de jeunesse et de printemps. Chaste dans son déshabillé matinal, sérieuse sous le sourire qui entr'ouvre ses lèvres, la belle fille a déjà dans le regard ce charme qui ne se définit pas, cet on ne sait quoi de profond qui trouble et ravit ; cet enfant qui se réveille et femme qui s'éveille, ajouterait le poète.

L'ART DE BIEN VIVRE

Épigramme d'agneau jardinière. — Prenez un carré d'agneau, faites briser les deux poitrines ; quand elle sont cuites, désossez les et mettez en presse ; ensuite taillez les côtelettes, taillez également les poitrines en forme de côtelette ; passez à l'œuf avec mie de pain.

Faites sauter au beurre clarifié, dressez en couronne, une côtelette et un épigramme, garnissez dans le puits de votre jardinière.

Ile flottante.—Faire cuire dans de l'eau 8 ou 9 belles pommes ; quand elles sont refroidies, les passer dans un tamis ; mêlez du sucre en poudre. Battez cinq blancs d'œufs avec une cuillerée d'eau de fleurs d'oranger ou d'eau de roses ; mêlez peu à peu avec la purée de pommes, en battant continuellement de manière à rendre le mélange très léger. Dressez cette mousse sur une couche de gelée ou une crème renversée au fond d'un plat.



CAPRICE

*Moi, si j'étais femme et si j'étais belle
Je serais rebelle
A tous les amours,
Sans me soucier d'aimer ou de plaire
Je serais légère
Comme mes atours.*

*Je serais Poiseau qui, rasant la plaine,
De sa cantilène
Remplit l'horizon,
Sans se demander si là, sur la route,
Une oreille écoute
Sa douce chanson.*

*J'aurais pour chacun de l'indifférence,
C'est l'insouciance
Qui serait ma loi.
Je resterais fière en dépit du monde
Tant pis si l'on fonde
Un espoir sur moi.*

*Je n'aimerais rien, je serais de glace.
Pas la moindre place
Au fond de mon cœur.
L'amour est un feu qui vite s'allume
Et souvent consume
Son adorateur.*

*Je voudrais n'avoir que robes nouvelles
Chiffons et dentelles
Corssets de velours ;
Être à tout propos d'une gaité folle
Pour que l'on raffole
De moi tous les jours.*

*Quoi de plus charmant qu'une femme blonde
A la taille ronde
A l'œil vif et clair,
Que dans les grands bals, coquette et gentille,
Rit, valse et babille
Libre comme l'air !*

*Mais si l'on venait me dire à l'oreille
Que je me fais vieille
Et qu'il faut aimer ;
Et qu'il n'est pas bon de vouloir se faire
Une autre atmosphère
Pour s'y renfermer ;*

*Et d'où, quand on a fatigué son aile,
Comme l'hirondelle,
Il faut revenir
Loin de l'épervier, sous un toit de chaume,
Bâtir un royaume
Pour se souvenir ;*

*Que la jeune fille est comme une abeille
Qui la nuit sommeille
Dans le sein des fleurs
Et dès que l'aurore ouvre sa paupière
Fait à la lumière
Briller ses couleurs ;*

*J'aurais, je l'avoue, une grande envie
De régler ma vie
Sur ses beaux sermons
Et de me ranger avec la sagesse
Tant pis si j'y laisse
Mes nom et prénoms.*

*Car on a beau dire et l'on a beau faire
C'est toute une affaire
Après tout l'amour,
Et je ne crois pas enfin que l'on puisse
Garder un caprice
Pendant plus d'un jour.*

*C'est pourquoi si moi j'étais femme et belle
Je serais rebelle
Pour un jour ou deux.
Après, si quelqu'un revenait me dire,
Que son cœur soupire
Pour mes jolis yeux,*

*Je ferais peut-être, un peu par prudence,
De la résistance
Jusqu'au lendemain
Mais serais au fond la plus désireuse
Et la plus heureuse
De donner ma main.*

GONZALVE L. DESAULNIERS.

PRIMES DU MOIS DE D'AVRIL.

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'avril, a eu lieu le 3 mai, dans la salle de conférence de la Patrie.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	20,838.....	\$50
2e prix, No.	11,414.....	25
3e prix, No.	3,897.....	15
4e prix, No.	16,587.....	10
5e prix, No.	9,308.....	5
6e prix, No.	16,767.....	4
7e prix, No.	18,661.....	3
8e prix, No.	15,572.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

6,590	10,848	15,359	3,403	15,298	17,595
119	8,822	16,854	22,027	20,454	10,792
11,593	13,000	21,798	724	19,833	22,062
15,237	5,421	10,351	9,121	21,056	16,355
11,706	11,834	1,136	3,312	11,257	14,766
13,310	11,764	3,865	3,643	23,604	15,491
7,537	20,853	11,201	11,897	17,704	15,547
9,720	9,431	23,257	11,612	15,367	21,746
3,169	20,012	20,563	15,812	23,093	10,782
8,235	11,802	14,530	11,004	17,837	5,809
2,348	21,714	21,054	11,869	20,427	2,613
6,166	11,710	4,264	18,220	23,737	13,048
15	20,622	22,669	2,290	20,221	5,467
10,701	10,703	17,693	19,452	14,709	20,795
15,295	3,263				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'avril sont priées d'examiner les nombres imprimés en creux rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

C'est une fort mauvaise habitude que celle de profiter du moment des repas pour lire son journal. La lecture en effet, occupe l'esprit, amène le sang au cerveau, au détriment de l'estomac, dont les fonctions se trouvent ainsi très sérieusement troublées.

Beaucoup d'indigestions résultent de cette habitude si commune aujourd'hui.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 183.—PROBLÈME DE QUINZE

Une dame montrait la classe à 15 jeunes demoiselles, dont les noms sont, disons : A. B. C. D. E. F. G. H. I. K. L. M. N. O. P. Tous les jours, la maîtresse avec ses élèves faisait une promenade ; elle les mettait en rangs de trois chaque, mais chaque jour elle les changeait de compagne.

Dites-moi, maintenant, lecteur ou lectrice, comment elle s'y prenait pour les placer, sans qu'une fut avec la même, dans le même rang, deux fois durant les sept jours de la semaine ?

No 184.—ENIGME

Me voici : Tu me tiens. Qui je suis, dis-le moi ?..

Je suis le bien de tous, du sujet et du roi,
De celui qui gémit, de celui qui s'amuse,
On peut user de moi, sans que jamais on m'use ;
Je suis court, je suis long, je suis laid, je suis beau,
Infidèle et constant, poids léger et fardeau,
Je suis blanc, je suis noir, je suis gai, je suis triste,
Et, sans être un Hercule, aucun ne me résiste,
Je ne fus jamais jeune et pourtant je suis vieux ;
Très souvent on me tue et je n'en vis que mieux ;
Pour quelques-uns trop lent, pour d'autres trop rapide,
Je poursuis mon chemin d'un pas sûr et sans guide,
Il paraît qu'un beau jour Franklin, sur mon emploi,
Dans un de ses loisirs s'est occupé de moi,
Terreur des vieilles gens, espoir de la jeunesse,
Parfois on me maudit, souvent on me caresse,
A trouver qui je suis, as-tu quelqu'embarras ?..
Alors prends-moi, lecteur, et tu devineras.

SOLUTIONS :

No 181.—Je suis votre fils et vous êtes mon père.

No 182.—Souvent femme ment.

ONT DEVINÉ :

Problèmes.—Ovide Leclerc, Québec ; Mlle Eugénie nq-Mars, Montréal ; L D Gagnon, Québec.

GRAVURE-DEVINETTE

Voici le sultan



Trouvez la sultane ?

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi vive ?

Illustration. — Il est impossible de reconnaître une vieille robe teinte avec la "Teinture Progrès," fabriquée en France, d'une autre payée très cher et sortant d'un grand magasin. Aussi les femmes économes ont-elles l'avantage d'avoir du nouveau sans acheter du neuf. Pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Pour détacher vos vêtements n'employez que l'Eau Chartraine qui ne laisse aucune odeur. Elle est préparée en France et elle a obtenue 16 médailles d'or et 18 diplômes, 40 cents la grande bouteille chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

FRANÇOIS & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE STE-CATHERINE,

2e porte Est de la rue Amherst, Montréal

J. B. D. FRANÇOIS E. A. STE-MARIE

RIVET & PICOTTE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

CÉDOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISEL & CIE.,

ARTISTES PHOTOGRAPHE

Coin des rues Ste Catherine et Saint-André, Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-Anré

X. BOYER
Marchand de Chaussures

No 1498, rue Notre-Dame, Montréal

Réparations et commandes à bon marché et à court délai

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.

CASENEUSE ARCHAMBAULT,
Gérant.

DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

LES PLUS NOUVEAUX ET LES MEILLEURES QUALITES
de Tapis, Prelats, Nets à Rideaux, Damas, Brochés, Rouleaux
ET CHAINES A RIDEAUX
— Seront vendus à PRIX REDUITS au —
SYNDICAT CANADIEN,
DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

6204

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

A. L. MARSOLAIS, B.A.L.L.B.
AVOCAT

1608, rue Notre-Dame, Bloc Ferrier, Chambre No 17. — Bureau du soir : 989, rue Notre-Dame. M. Marsolais suivra aussi les cours de Joliette et l'Assomption.

JOS. MACDUFF,

SELLIER ET FABRICANT DE VALISES,

703, rue Ste-Catherine, Montréal

M. Macduff tiendra aussi en magasin des Couvertes, Brosses, Fouets, etc

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.



Avis aux Entrepreneurs

ON recevra à ce bureau jusqu'à JEUDI, le 19e jour de mai prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au sousigné, et portant la suscription "Soumission pour parachever l'Hotel des Douanes, London," pour le parachevement d'un

HOTEL des DOUANES,
A LONDON, Ont.

On pourra voir les plans et les devis au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, ou au bureau de Messieurs Durand & Moore, architectes, London, Ont., à commencer de VENDREDI, le 30e jour d'avril courant. Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées, fournies par le Ministère, et porter la signature véritable des soumissionnaires.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de banque accepté, fait payable à l'ordre de l'Honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du total de la soumission. Ce chèque sera considéré si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire. Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions. Par ordre,

A. GOBEIL,
Secrétaire.
Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 27 avril 1886.



TAIPSSERIE

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

1500

PATRONS NOUVEAUX

AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS

TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coins des rues Wolfe et Ste-Catherine

MAGASIN PITTORESQUE Paraisant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 15 fr.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes ALLEZ CHEZ

A. NATHAN

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents; 10,000 Cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabaciste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA RVE"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

Nouvel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Graines de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acimatés, engrais, etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci. —Moyen efficace de faire fortune.— La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public. — D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Reins. Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D. Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène et membre du bureau santé de la Province. E. MASSICOTTE & FRERE, Seuls agents pour Montréal, 217, rue St-Elizabeth. (Téléphone No. 810 A.)